

AUX CONCERTS



BORODINE. — M. ALBÉRIC MAGNARD, MM. LE FLEM ET JEAN CRAS. MUSIQUE ESPAGNOLE.
MUSIQUE RUSSE. "ÉROS VAINQUEUR", DE M. PIERRE DE BRÉVILLE. — ŒUVRES DIVERSES.

OCTOBRE

La saison qui commence s'annonce comme copieuse et fertile en intérêt. Se distinguera-t-elle des précédentes par quelque trait particulier ? il est fort difficile de le dire. Mais ce qui est certain c'est qu'il serait excellent qu'elle nous donnât l'occasion d'entendre de la musique symphonique des écoles contemporaines que nous connaissons le moins, comme l'allemande, la tchèque ou l'anglaise ou la scandinave. Car c'est par de telles lacunes que pèchent en général les programmes de nos concerts dont à part cela il n'y a que du bien à dire.

MM. Chevillard et Pierné ont fort bien inauguré la série de leurs séances dominicales, le premier, en nous faisant entendre deux importantes symphonies : celle d'Ernest Chausson qui est de fort belle tenue, expressive, cordiale, et dont les exécutions jusqu'ici n'ont été que trop rares, et celle en *mi bémol* d'Alexandre Borodine, que nul, sauf le musicien très ardent et très averti que fut Georges Marty, n'avait jamais songé à jouer à Paris. Borodine pourtant est d'entre les musiciens modernes un de ceux qui doivent nous être les plus chers. Une sensibilité frémisante et communicative se mêle chez lui à une originalité intense, primesautière sans doute et à demi-barbare — aussi les doctrinaires qualifieront-ils parfois son indépendance de maladie — mais toujours guidée par un sûr instinct de l'art.

C'est au début de sa carrière musicale, ou à peu près, que Borodine écrivit cette belle symphonie. Il venait, sur les conseils de Moussorgsky, de faire ses études techniques sous la direction de Balakirew qui lui avait appris à connaître beaucoup de chefs-d'œuvre classiques et notamment ceux de Schumann. L'influence de ces derniers est sensible, à un degré presque incroyable, dans la finale : presque tout le temps on a l'impression que c'est du Schumann qu'on écoute, et non point un pastiche mais bien de la musique même du maître de Zwickau, vivante, séduisante, et à peine nuancée par instants au prisme de la pensée russe. Mais les trois autres mouvements sont pleins de nouveauté ; ils séduisent tant par la beauté que par l'imprévu de la musique.

Bien que venant d'exprimer le vœu de voir

se répandre, entre beaucoup d'autres, la musique scandinave, je n'ai rien de particulièrement élogieux à dire sur le compte d'un fragment



M. MANUEL DE FALLA

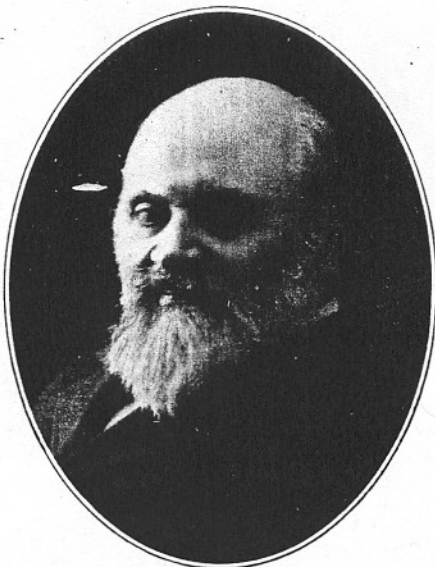
du *Carnaval à Paris* de M. Svendsen, que fit exécuter M. Chevillard. Cela n'est que propre et banal.

musique française, une personnalité des plus remarquables. Sa pensée est ardente et forte. Je ne suis pas bien sûr que cette ardeur et cette force soient toujours communicatives, car elles s'expriment souvent d'une manière concentrée hautaine et abstruse à l'extrême. Il semble n'écrire que pour lui-même et pour ceux qui voudront venir à lui, sans se préoccuper jamais de produire sa musique, qu'il édite lui-même, de la faire connaître à qui que ce soit. Aussi ses admirateurs sont-ils peu nombreux, mais tous font partie de l'élite des musiciens.

Si j'ai dit que sa musique était souvent abstruse, difficile à goûter, ce n'était point du présent *Chant funèbre* que j'entendais parler. Au contraire, c'est peut-être de toutes les œuvres que je connais de M. Magnard une des moins contenues et des moins touffues. Elle s'affirme élevée, sans rien de distant, riche de pensée et de matière sans rien d'ardu, et toujours directement expressive. Quant à la facture, elle en est magistrale.

Au même concert, on applaudit une magnifique interprétation du cinquième *Concerto brandebourgeois* de Jean-Sébastien Bach, par Mlle Selva, MM. Blanquart et Firmin Touche, qui valurent à l'auditoire par la manière dont ils surent restituer la beauté de ce chef-d'œuvre, des moments de parfaite jouissance artistique. Et que M. Pierné, chef excellent, prenne sa part à cet éloge !

Au Salon d'automne, M. Parent et son quatuor, en attendant la belle série des concerts qu'ils nous promettent pour l'hiver, ont fait une fois de plus d'excellente besogne. Je ne dirai point par le menu tout ce qu'ils nous firent connaître d'œuvres nouvelles, de débutants ou de jeunes déjà classés. Mais je dois signaler à part ce qui, de ces riches programmes, m'a semblé le meilleur. Et d'abord, un *Quintette*, de M. Paul Le Flem. J'ai déjà eu l'occasion de parler ici de ce compositeur, et me suis efforcé de définir sa nature profondément musicale, où comme chez plus d'un de ceux de sa génération (la dernière) une sensibilité très fantaisiste et un



M. BALAKIREW



M. PIERRE DE BRÉVILLE.

De ce que nous a offert jusqu'ici M. Pierné, l'œuvre la moins connue et la plus intéressante fut sans contredit le *Chant funèbre* de M. Albéric Magnard. M. Magnard est, dans le monde de la

instinct du pur et libre pittoresque de l'expression cherchant à s'allier à la sévère discipline chère à l'école de César Franck. Un peu de ce conflit intime, mais surtout les sympathiques

et vivantes qualités que l'on a pu déjà reconnaître à M. Le Flem s'affirment dans sa nouvelle œuvre. Un autre vendredi, la première partie de la charmante chantefable *Aucassin et Nicolette*, excellemment exécutée, ne séduisit pas moins que lors de la première audition dont j'ai parlé en son temps, mais on regretta un peu tout de même les jolies scènes d'ombres de M. Geo Dorival.

Le *Quatuor à cordes* de M. Jean Cras — encore un des représentants les moins âgés de l'école française — s'avéra plein d'intérêt et remporta un succès du meilleur aloi. La musique en est d'une jolie qualité et se recommande par sa franchise comme par sa saveur, le style a du sérieux et en même temps du naturel. L'œuvre, très supérieure dans son ensemble à un *Trio* par quoi M. Cras s'était pour ses débuts fait avantageusement connaître, justifie les espérances que l'on était en droit de fonder sur le compositeur.

Quelques productions choisies de l'école espagnole moderne ne contribuèrent pas peu à rehausser les programmes de ces matinées du Salon d'automne. J'ai déjà parlé ici de M. Manuel de Falla comme de M. Turina. Les trois mélodies du premier, sur des paroles de Théophile Gautier, sont charmantes de finesse et de couleur. Quant au *Quatuor* du second, il résume avec plus de relief encore les qualités qui s'affirmaient déjà dans sa *Sonate romantique* et dans sa Suite de piano, *Sevilla*. Peut-être la partie la plus réussie en est-elle un Prélude remarquablement expressif et coloré, tandis que l'*Allegro* qui suit est parfois un peu diffus, moins bien venu, m'a-t-il semblé, que le reste de l'œuvre. Ce qui séduit surtout chez M. Turina, c'est son aptitude à mêler des éléments demi-exotiques, venus de la musique populaire, à son style artistique très conscient. L'originalité est moindre dans cet *Allegro* où les développements sont parfois un peu formalistes — mais l'ensemble du *Quatuor* est excellent.

A la dernière séance, comme seule nouveauté, un *Concerto de piano*, de M. César Gélos, bien exécuté par Mlle Blot ; c'est une composition fort pauvre et dont on voit peu l'utilité : œuvre de début, je pense, et que l'auteur ne tardera sans doute pas à faire oublier par quelque autre plus significative.

NOVEMBRE

Peu de temps avant sa mort, Mili Balakirew avait eu, grâce à l'initiative de M. Alfred Bachelet, la joie de savoir sa première symphonie, dont j'ai parlé aux lecteurs de *Comœdia Illustré*, exécutée à Paris. L'audition de la deuxième ne devait pas tarder à suivre — grâce à cette fois, à M. Chevillard — mais trop tard, hélas ! pour que le vieux maître qui attachait aux suffrages de Paris une particulière importance, ait pu s'en réjouir encore. Cette deuxième symphonie, dernière des grandes œuvres orchestrales de Balakirew, fut accueillie aux Concerts-Lamoureux avec une faveur tout au plus moyenne : à cause, sans doute, de ses allures assez traditionalistes sous une forme libre. Nous sommes portés, ici,

à exiger de la musique russe une surabondance de pittoresque, et nous préférons trop souvent les poèmes symphoniques des maîtres russes à leurs symphonies. Pourtant, il y a de très belles choses dans l'œuvre de Balakirew : les idées en sont expressives et poétiques, l'orchestration, comme toujours, est splendide et la disposi-



M. IGOR STRAVINSKY

tion parfois imprévue, reste claire et eurythmique. Mais il est incontestable que de l'héritage artistique du maître, c'est *Thamar* qui gardera la première place pour nous autres qui constituons — on l'affirme et nous le sentons bien — l'extrême-gauche des amateurs de musique russe. Cela ne nous empêchera pas de rendre justice à tout ce que cette deuxième symphonie renferme d'ingénieux, de savoureux et d'expressif.

Bientôt après, à son premier concert, M. Hasseimans a fait entendre une œuvre nouvelle de M. Igor Stravinsky, l'auteur très apprécié du ballet



M. LE FLEM

l'Oiseau de Feu. Cette œuvre, cette œuvrette plutôt, est une esquisse orchestrale intitulée *Feux d'artifice*, et qui se recommande d'une ingéniosité, d'une virtuosité d'exécution remarquables. Pourtant, l'invention en reste un peu menué ; on dirait une pochade plutôt qu'une réalisation définitive, une étude pour une composition plus importante. Au demeurant, l'habile et charmant musicien qu'est M. Stravinsky a fait passer à son auditoire, trois ou quatre minutes des plus agréables ; et il convient de lui en savoir gré, quand tant de ses collègues avec des tentatives

plus ambitieuses, nous infligent de si fâcheux quarts d'heure, — parfois consécutifs.

Le lendemain, on eût dit que tous les chefs d'orchestre s'étaient donné le mot pour jouer des œuvres russes : M. Chevillard faisait entendre la jolie fantaisie de M. Liadow, *Baba-Yaga* ; M. Pierné, les admirables *Dances Poloviennes*, de

Borodine ; et M. Messenger, pour la première fois au Conservatoire, *Thamar*. Voilà qui allait le mieux du monde, vu que le tout était connu, et qu'il n'y avait qu'à enregistrer les exécutions. Mais le regrettable est que M. Pierné et M. Chevillard semblaient aussis'être donné le mot pour jouer presque au même instant des œuvres françaises nouvelles : l'une *le Paradou*, de M. Alfred Bruneau, l'autre, des fragments de Claudie, de MM. P.-L. Hillemacher. De ces deux nouveautés je me réserve de parler dans une chronique ultérieure, car je voudrais m'arrêter quelques instants sur les fragments de *l'Eros vainqueur*, de M. Pierre de Bréville, joués un précédent dimanche aux Concerts-Lamoureux. L'exécution au concert d'une partie de cette œuvre de théâtre

écrite par un compositeur français de mérite, et laissée de côté par les directeurs français, était doublement d'actualité au moment où elle eut lieu : elle apportait une illustration aux doléances récemment publiées de certains compositeurs au sujet de la part trop congrue qui est réservée aux œuvres françaises modernes dans nos théâtres subventionnés. Il est en effet regrettable qu'une œuvre de la valeur d'*Eros vainqueur* ait été jouée non en France, mais à l'étranger — il est vrai, circonstance atténuante, que c'était à la Monnaie, cette scène hospitalière, à l'art et qui est devenue un vrai rendez-vous de belles œuvres françaises inconnues. Et c'est pourquoi M. Chevillard mérite d'être vivement loué de nous en avoir fait connaître au moins un fragment.

M. Pierre de Bréville est un musicien dont j'ai déjà eu l'occasion de parler ici. La nature même de son art concentré, réservé même, est de celle qui, si elles ne frappent point les masses, attirent et retiennent les vrais amateurs de musique. Cette pensée où l'effusion s'allie à la réserve, ce métier fin et délicat, aboutissant à des compositions précieusement ouvrées, et pourtant libres de toute préciosité vaine, constituent à M. de Bréville une personnalité particulière et séduisante, qui ne se montre nulle part sous un jour plus caractéristique que dans *Eros vainqueur*.

Très moderne, cette personnalité ne se caractérise par nul parti pris de modernisme ; imbu de l'esprit de César Franck, elle ignore les procédés extrémistes de l'école des élèves de César Franck. C'est, en somme, une des plus musicales, des plus averties et des plus sensibles d'aujourd'hui ; et je me plais à espérer que, le constatant aujourd'hui à propos d'une exécution fragmentaire d'*Eros vainqueur*, j'aurai bientôt à le répéter avec plus de détails à propos d'une exécution complète.

M.-P. CALVOCRESSI.